

FEUILLETON DU SAMEDI

CÉSAR CASCABEL

PAR JULES VERNE

DEUXIÈME PARTIE

(Suite).

XIV

DÉNOUEMENT TRÈS APPLAUDI DES SPECTATEURS

La pièce qui portait ce titre aussi neuf qu'alléchant : *Les Brigands de la Forêt Noire*, était une œuvre remarquable.

D'ailleurs, il n'aurait pas fallu demander à César Cascabel une de ces pièces au jour, où tous les détails de la vie privée sont transportés sur le théâtre, — une de ces pièces dans lesquelles, si le crime ne triomphe pas, du moins la vertu n'est pas suffisamment récompensée. Non ! à la dernière scène des *Brigands de la Forêt Noire*, l'innocence était reconnue selon la formule, et la méchanceté était punie sous la forme la plus convenable. Les gendarmes apparaissaient au moment où tout semblait perdu, et, lorsqu'ils mettaient la main au collet du traître, la salle croulait sous les applaudissements.

Aussi cette pantomime pouvait-elle se jouer sur tous les théâtres comme sur tous les tréteaux des deux mondes. Immense avantage de ces pièces simplement mimées, sans parler des fautes grammaticales et autres, qui sont facilement évitées dans ce genre de littérature.

On a dit plus haut : Il n'aurait pas fallu demander à César Cascabel, etc... C'est que César Cascabel, en effet, était l'auteur de ce chef-d'œuvre forain. Chef-d'œuvre est le mot, puisque, tant dans l'ancien que dans le nouveau continent, il en était à sa trois mille cent soixante-dix-septième représentation. On ne connaît que *l'Ours et la Sentinelle* du cirque Franconi, — le plus grand succès connu dans les annales dramatiques, — qui ait dépassé ce chiffre. Mais, très certainement, la valeur littéraire de cette œuvre olympique est inférieure à celle des *Brigands de la Forêt Noire*.

D'ailleurs, cette pièce avait été faite pour mettre en relief les talents spéciaux de la troupe Cascabel, talents si réels, si variés, que jamais un tel ensemble d'artistes n'avait été présenté au public par un directeur de troupe sédentaire ou ambulante.

Qu'on en juge par ce compte rendu, que la plupart des critiques pourraient prendre pour modèle.

C'était l'histoire très dramatisée de deux amoureux qui s'adoraient. Pour la commodité du récit, sachez que Napoléone jouait la jeune fille et que Sandre jouait le jeune homme. Malheureusement, Sandre est pauvre, et la mère de Napoléone, la hautaine Cornélia, ne veut pas entendre parler de ce mariage.

Ce qu'il y a de tout à fait neuf, c'est que ces amours sont contrariés par la présence d'un grand dadas, Clou de Giroles, aussi riche d'argent que pauvre d'esprit, lequel est amoureux de Napoléone et veut l'épouser. Et — là peut-être éclate le génie inventif de l'auteur — la mère, qui tient aux déus, ne demande pas mieux que de lui donner sa fille.

Il serait vraiment difficile d'engager plus adroitement une action et de la rendre plus intéressante. Il va de soi que cet imbécile de Clou ne peut pas ouvrir la bouche sans dire une sottise. Il est ridicule de sa personne, mal dégouliné, avec un nez long de cela, qu'il a l'habitude de fourrer partout. Et, lorsqu'il arrive avec ses cadeaux de noces, le singe John Bull, grimaçant à plein museau, et Jako, le perroquet, — le seul de tous les articles qui parle dans la pièce, — c'est vraiment à se tordre.

Cependant ces rires se taient bientôt devant la profonde douleur des deux jeunes gens, qui ne peuvent se voir qu'en secret, ce qu'on appelle « à la dérobée ».

Et précisément, on est arrivé au jour de ce

mariage que Cornélia a imposé à sa fille. Napoléone a revêtu ses plus beaux atours, mais toute pleurant, toute désespérée ! Et c'est vraiment odieux, de voir que cette jolie poulette est promise à cet affreux coq de village !

Tout cela se joue sur la place de l'église. La cloche sonne, les portes sont ouvertes, il n'y a qu'à entrer. Sandre s'est agenouillé sur les marches du portique... Il faudra qu'on lui passe sur le corps !... Rien n'est plus poignant.

Soudain — et dans tout le répertoire dramatique de la Comédie Française ou de l'Ambigu, peut-être n'y a-t-il jamais eu un pareil coup de théâtre — soudain un jeune militaire apparaît en faisant trembler la toile de fond. C'est Jean, le propre frère de la malheureuse fiancée. Il revient de la guerre, où il a vaincu les ennemis — ennemis qui peuvent varier suivant les pays où l'on joue la pièce, des Anglais en Amérique, des Français en Allemagne, des Russes en Turquie, etc., etc.

Le brave et sympathique Jean est arrivé à propos. Il saura faire prévaloir sa volonté. Il a appris que Sandre aime Napoléone et que Napoléone aime Sandre. Aussi, après avoir repoussé Clou d'un bras vigoureux, il le provoque, et ce niais pris d'une si belle peur qu'il s'empresse de renoncer au mariage.

Où voit combien ce drame est corsé, et comment les situations s'y enchaînent !... Et ce n'est pas fini.

En effet, tandis que l'on cherche Cornélia, à qui Clou veut rendre sa parole, un incident se produit... Cornélia a disparu ! On va, on vient ! Plus personne !

Tout à coup, des cris se font entendre dans les profondeurs de la forêt voisine. Sandre reconnaît la voix de Mme Cascabel, et, quoiqu'il s'agisse de sa future belle-mère, il n'hésite pas... il vole à son secours... Evidemment, cette impérieuse dame a été enlevée par la bande de Fracassar, lui-même, le fameux chef des brigands de la Forêt-Noire.

Effectivement, c'est ce qui est arrivé, et, tandis que Jean se tient près de sa sœur pour la protéger au besoin, Clou sonne la cloche et appelle au secours. Un coup de feu retentit... Le public est haletant, et il serait difficile d'imaginer que l'émotion puisse être jamais poussée plus loin au théâtre.

C'est alors que M. Cascabel, sous le costume calabrais du terrible Fracassar, paraît en scène, accompagné de ses complices, qui entraînent Cornélia, malgré sa résistance... Mais l'héroïque jeune premier revient à la tête d'une brigade de gendarmes, bottés jusqu'à la ceinture... Sa belle-mère est délivrée, les brigands sont saisis, et l'amoureux Sandre épouse sa fiancée Napoléone.

Il convient d'ajouter que, vu l'insuffisance du personnel, les bandits d'une part, les gendarmes de l'autre, ne paraissent jamais sur la scène. C'est Clou qui est chargé d'imiter leurs différents cris dans la coulisse, et il s'en acquitte à faire illusion. Quant à M. Cascabel, il est réduit à se mettre lui-même les menottes. Mais, on ne saurait trop le répéter, l'effet de ce dénouement, grâce à une figuration si clairement indiquée, est extraordinaire.

Telle est cette pièce, sortie du puissant cerveau de César Cascabel, qui allait être représentée au cirque de Perm. Et, on ne peut en douter, elle y retrouverait son succès habituel, si les interprètes étaient à la hauteur de l'œuvre.

Us l'étaient ordinairement, M. Cascabel très farouche, Cornélia très entichée de sa naissance et de sa fortune, Jean très chevaleresque, Sandre très sympathique, Napoléone très touchante. Les rôles, comme on dit, portaient les artistes. Mais, il faut le reconnaître, la famille n'était pas précisément à la gaieté ce jour-là. Elle était fort triste, et, certainement, une fois en scène, elle manquerait de verve. Les jeux de physionomie seraient incertains, les répliques de gestes n'arriveraient pas avec la précision voulue... Peut-être les effets de larmes seraient-ils plus vrais, puisque chacun avait envie de pleurer, tandis que, pour les effets de rire, ce ne serait plus cela du tout !

Et, lorsque l'on se mit à table au déjeuner de midi, en voyant inoccupée la place de M. Serge

— ce qui était comme un avant-goût de la prochaine séparation — la tristesse s'accrut encore. Personne n'avait faim, personne n'avait soif... C'était navrant !

Eh bien ! il ne l'entendait pas ainsi, le directeur de la troupe. Lui avait mangé comme quatre. Et, le repas achevé, il ne se gêna pas pour exprimer son mécontentement.

« Ah ça ! s'écria-t-il, est-ce que cela ne va pas finir ?... Je ne vois que des figures longues d'une aune !... A commencer par toi, Cornélia, et à finir par toi, Napoléone !... Il n'y a vraiment que Clou qui soit à peu près présentable !... Ventre du diable ! ça ne me convient pas, enfants, mais pas du tout !... J'entends que l'on soit gai, et que l'on joue gaiement, et qu'on y mette du sien, et que ça passe la rampe, ou je me fichtre-foche ! »

Et, lorsque M. Cascabel avait employé cette expression, qui lui appartenait en propre, personne n'osait encourir les suites de sa colère. Il n'y avait qu'à obéir... on obéissait.

D'ailleurs, cet homme d'un esprit si inventif avait eu une idée excellente, comme il lui en venait toujours dans des circonstances graves.

Il avait résolu de compléter sa pièce, ou, plutôt, de renforcer sa mise en scène — on va voir de quelle façon.

Il a été dit que jusqu'alors, par défaut de comparses, jamais les brigands ni les gendarmes ne s'étaient montrés au public. Bien qu'il représentât le brigandage à lui tout seul, M. Cascabel pensait, très justement, que la pièce ferait un plus grand effet, si la figuration était complète au dénouement.

Aussi l'idée lui était-elle venue d'engager quelques comparses pour cette représentation. Et, au fait, n'avait-il pas sous la main Ortik et Kirschke ? Pourquoi ces deux braves marins refuseraient-ils de remplir le rôle de brigands ?

Donc, au moment de quitter la table, M. Cascabel, s'adressant à Ortik, lui expliqua-t-il la situation, et finit par dire :

« Vous conviendrait-il de prendre tous deux part à la représentation, comme figurants ?... Ça me rendrait un véritable service, mes amis ! »

« Très volontiers ! répondit Ortik. Kirschke et moi, nous ne demandons pas mieux ! »

Comme ils avaient intérêt à rester dans les meilleurs termes avec la famille Cascabel, on comprend qu'ils se fussent empressés d'agréer cette proposition.

« Parfait, mes amis, parfait ! répondit M. Cascabel. Vous n'aurez, d'ailleurs, qu'à paraître avec moi, au moment où j'entre en scène, c'est-à-dire au dénouement !... Vous ferez comme je ferai, les mêmes roulements d'yeux, les mêmes gestes, les mêmes rugissements de rage !... Vous verrez, cela ira tout seul, et je vous garantis un succès prodigieux ! »

— Puis, après avoir réfléchi :

« Mais j'y pense, ajouta-t-il, à vous deux, vous ne ferez encore que deux brigands !... Ce n'est pas assez !... Non !... C'est toute une bande que Fracassar a sous ses ordres, et si je pouvais vous adjoindre cinq ou six autres bonshommes, l'effet serait plus grand !... Est-ce que vous ne pourriez pas me racoler par la ville quelques gentilshommes sans ouvrage, à qui une bonne bouteille de vodka et un demi rouble ne feraient pas peur ? »

Après avoir jeté un coup d'œil à Kirschke, Ortik répondit :

« Cela se peut, monsieur Cascabel. Hier, au cabaret, nous avons précisément fait connaissance avec une demi-douzaine de braves gens... »

— Amenez-les, Ortik, amenez-les ce soir, et je réponde de mon dénouement !

— C'est convenu, monsieur Cascabel.

— Parfait, mes amis !... Quelle représentation ! Quelle attraction pour le public ! »

Et, lorsque les deux marins furent partis, M. Cascabel fut pris d'une telle convulsion de rire que sa ceinture en cassa sur son ventre. Cornélia crut qu'il allait passer dans une syncope.

« César, il n'est pas prudent de rire comme cela, après déjeuner ! lui dit-elle.

— Moi ?... rire, ma bonne !... Mais je n'en ai point envie !... Si je ris, c'est sans m'en apercevoir !... Au fond, je suis très triste !... Songe donc, il est une heure, et cet excellent M. Serge qui n'est pas encore de retour !... Et il ne sera